

Chapitre 1

Le téléphone sonne au moment où j'entre. Je décroche.

— Salut, tête de piaf, dit une voix que je reconnais pour être celle d'Adrien Benzith. Je savais que tu étais là.

— Je viens de rentrer.

— Tu parles.

— Alors, dis-je, ça boume, Adrien ?

La ligne reste silencieuse un instant. J'entends de petits bruits étouffés à l'autre bout et je comprends qu'Adrien a posé sa main sur le combiné. Lorsqu'il se remet à parler, je le sens tendu.

— Ce qui fait boum, fait Adrien Benzith, ce sont mes créanciers et mon compte bancaire qu'a pas le moral.

Il ajoute ensuite :

— Max, pourquoi tu ne m'as pas rappelé ?

Il y a tout à coup un vacarme effroyable au bout de la ligne, des cris, des bruits de vaisselle. J'ai du mal à comprendre ce qu'il me dit.

— Tu téléphones du métro ? lui demandé-je.

— Non, non, excuse-moi. Rebecca est en train d'essayer sa garde-robe et elle fait une crise lorsqu'elle s'aperçoit que le vêtement est devenu trop petit. Max, pourquoi tu ne m'as pas rappelé ?

Je lui réponds que je ne sais pas et c'est vrai. Malgré la décontraction légendaire qui est de règle dans l'immobilier, il n'est pas fréquent de rencontrer quelqu'un qui sache garder le cap entre les tourbillons d'une lâche obséquiosité et les écueils de la condescendance. Pour être dans le vent, tout le monde s'appelle par son prénom et le concept d'amitié est en perpétuelle inflation...

Mon père avait l'habitude de dire : « L'amitié c'est comme la rosée du matin. On peut la trouver sur les fleurs et sur les merdes de chiens. »

— J'ai besoin de fric, Max ! Pour ça, je suis prêt à décapiter des poulets avec les dents !

J'éclate de rire.

— Ma foi, j'aimerais voir ça.

— Je parie que tu as mis mon nom en bas de la liste de tes rendez-vous, pas vrai ? Et ne me dis pas que tu n'as pas fait de liste, parce que je ne te croirais pas. Pas vrai ?

D'abord, j'ai l'impression qu'il attend une confirmation de ma part, puis je me rends compte que ce « pas vrai ? » n'est qu'un tic de langage. J'aimerais pouvoir dire que, dans l'immobilier, il y a plein d'individus pittoresques, mais ce n'est pas le cas. Ils ont tous des tics qu'ils attrapent comme des poux. Benzith a un côté fuyant de vieux roublard, tout en insolence, coups de gueule et sollicitude suspecte.

Un chatouillement dans ma mémoire et le motif de son appel s'affiche. Lors de notre dernière rencontre, il avait évoqué une affaire et je lui avais promis de m'y intéresser.

— Je crois que je ferais peut-être mieux d'annuler cette visite, dit-il.

— Non, non, dis-je en prenant un ton volontaire et coopératif. Il faut venir.

Certes, Adrien Benzith n'est plus un gamin. Il avance allègrement ou plutôt faudrait-il dire qu'il dégringole vers la cinquantaine, traînant en permanence l'expression lugubre et les paupières tombantes d'un professionnel de la mort. Ancien employé des pompes funèbres, il a passé près de vingt ans à dispenser aux familles éplorées, ses condoléances affectées.

Pour compenser ces sinistres années et plaire à sa jeune épouse Rebecca, il a soigné sa condition physique. Quand on voit son corps, on ne croirait pas que ce visage creusé et ce regard las lui appartiennent. Il est bâti comme un joueur de rugby, avec des épaules de déménageur, quatre-vingt-cinq centimètres de tour de

taille et des biceps qui bougent comme des boas constrictors sous les manches de sa veste trop serrée.

— Bien, dis-je tranquillement. Dans quel projet sordide veux-tu m'embarquer, Adrien ?

À l'autre bout du fil, je l'entends soupirer comme un pneu se vidant de son air.

— Ce n'est pas du tout sordide, Max. D'abord, tu le sais, je ne t'embarquerais jamais dans un coup fumeux.

— C'est vrai ? fais-je en m'efforçant d'être poli.

Et pour m'excuser de cet oubli, je décide de l'inviter à déjeuner.

— Si on se retrouvait au Fouquet's ? dit Adrien Benzith qui, c'est insensé, suit toujours le fil de mes pensées muettes.

— D'accord, Adrien.

— Génial. Au fait, si ça ne te gêne pas, je serais accompagné de Louis Lelouis. Le gonze qui a une option sur l'affaire en question.

— Parfait. À demain.

Le lendemain, lorsque que je quitte mon appartement, la météo de mon esprit est aussi fraîche et dégagée que celle du bois de Boulogne. Je porte un costume croisé en cashmere gris anthracite, une chemise blanche en lin et une cravate Hermès jaune à rayures vertes. Le soleil d'avril brille à travers un mélange de brume et de petits nuages à fond gris et, dans la mesure où j'ai la faculté de comprendre la neurochimie d'Adrien Benzith (je suis marchand de biens et non psy, ne l'oublions pas), tous mes principaux indicateurs semblent afficher le beau fixe.

À l'angle des Champs-Élysées et de l'avenue Georges V, Le Fouquet's s'étale au pied d'un immeuble de sept étages, entouré de magasins de vêtements, de chaussures discount et de bars chichement éclairés. L'endroit est sans nul doute accueillant, car il concentre sur sa terrasse une faune affalée de longues heures, fascinée, il est vrai, par la plus belle avenue du monde.

Avec l'arrivée d'un printemps timide sur l'Île-de-France, Paris revient à la vie et se débarrasse des derniers froids de l'hiver. Et même si cette douceur n'est que provisoire, les promeneurs trouvent de nouvelles raisons de s'attarder sur l'avenue des Champs-Élysées.

Passé le rond-point, je remonte l'avenue en longeant la contre-allée côté pair. Heureux présage, il y a une place disponible à deux pas du cinéma Paramount étincelant de blancheur au soleil.

Au Fouquet's, quelques dîneurs attablés derrière la haie de buis taillée avec soin, devisent discrètement. À peine installé en terrasse, j'aperçois Adrien en compagnie d'un singulier personnage. Adrien a soigné sa tenue, mais c'est sa chevelure, dans toute sa gloire argentée et coiffée en arrière que je reconnais. Quant à son ami...

À ce jour, j'ai croisé de nombreux confrères, tous froidement professionnels, à peu près sortis du même moule, habillés d'une manière censée refléter soit leur psychologie, soit leur vie privée. Des femmes impeccables, tirées à quatre épingles, sans un cheveu qui dépasse. Mais celui que me présente Adrien Benzith a une dégaine totalement improbable et n'entre pas dans ce moule-là.

— Mon ami Louis Lelouis, dit-il en le poussant vers moi.

Enveloppé dans une cape noire, l'homme porte, nouée autour du cou, une grande lavallière à poids qui flotte dix centimètres au-dessous de sa glotte. Aux pieds des tennis blancs qui paraissent si blancs, si spéciaux, qui attirent tellement l'attention, que je n'ai pas l'impression qu'il porte des chaussures, mais quelque chose de vivant. Une paire de hamsters, par exemple. Quant à ses cheveux d'un noir corbeau, ils semblent hurler : « Non, ce n'est pas notre couleur naturelle. Ça vous gêne ? » Avec le vent, ils se dressent en épis sur sa tête.

Remarquant mon étonnement, il m'adresse un regard oblique. Le genre de regard nécessitant des sourcils agiles comme des acrobates chinois.

— Que quelqu'un vous appelle papy, dit-il, et soudain vous n'êtes pas si sûr d'accepter de vieillir.

Adrien hoche la tête d'un air songeur. L'argument tient la route.

— Vous êtes grand-père ?

— Eh oui.

Il sort une main osseuse que je serre avec énergie. Avant même de s'installer, il se lance dans une recherche frénétique du côté des consommateurs attablés en terrasse. Ses yeux tombent sur l'une des

bimbos assises un peu plus loin. Son visage s'éclaire comme une lanterne lorsqu'il intercepte un regard de braise lancé depuis l'autre côté de la table comme du gaz moutarde. Il se lève puis s'avance vers ces dames, et s'arrête pour bavarder comme un pape mal fagoté dispensant ses bénédictions. J'entends des rires lancés de bon cœur, puis une réplique calme de Lelouis. Ils rient de nouveau. Il serre des mains comme un politicien jovial.

Ce n'est pas tant le comportement que sa soudaineté qui nous pose un problème. On n'a rien vu venir, ces femmes étaient dans notre angle mort.

Adrien m'a parlé mais je n'ai pas entendu.

— Muumm ?

Je me retourne vers lui. À nouveau, il anticipe ma réflexion.

— La vie de Louis Lelouis est une chronique du temps perdu. Celui des autres.

Ce commentaire me surprend et Adrien précise :

— Je ne mens pas, c'est sa manière d'affirmer sa position sociale. Il ferait attendre le pape.

Je commence à bouillir et regarde ma montre.

— Explique-toi, Adrien.

Il s'étire au-dessus de la table pour se rapprocher encore de moi comme s'il s'apprêtait à me dévoiler le secret de la toison d'or.

— Ah oui, je ne te l'ai pas dit, mais Lelouis se présente à l'élection présidentielle.

Je fais non de la tête.

Suivant des yeux une blonde qui s'éloigne en chaloupant sur l'avenue, Adrien demande :

— Qu'est-ce qu'elle est devenue la nana que tu as emmenée pour l'anniversaire de Rebecca ? Le mannequin, là, celle qui avait...

— Elle a suivi le chemin de toute chair.

— Quoi ? Elle est morte ?

— Non, elle a pâli. C'est tout. Il a fallu la remplacer par un nouveau mannequin.

— Bon Dieu, ce que je peux te détester depuis ton divorce, me dit Adrien avec admiration. Tu me prêteras pas ta vie quelque temps ?

— Chiche ! Tu veux faire l'échange ?

Adrien secoua la tête.

— Je ne suis pas assez joueur. Et puis je suis marié à Rebecca.

— Tu as raison, c'est une gentille épouse.

À son retour, le curieux personnage affiche un grand sourire hypocrite. Et pas la moindre excuse pour cet aparté désinvolte.

Écartant d'un geste théâtral les pans de sa cape, il se laisse choir lourdement sur sa chaise dans une pose décontractée et nous considère avec arrogance.

Un serveur tout de blanc vêtu s'avance et pose un sous-verre de cocktail devant chacun de nous, image de l'efficacité.

Je jette un coup d'œil à Adrien qui commande un Perrier menthe. Louis Lelouis prend un scotch avec un zeste de citron. Je demande un Coca. Repoussant la cape de ses deux mains tel un oiseau déployant ses ailes, Louis Lelouis s'exclame :

— Sacré endroit !

— On conclut pas mal d'affaires ici, dis-je.

— J'imagine et ils vont finir par avoir des crampes !

Je l'interroge du regard.

— À force de se passer des trucs sous la table. Il doit y avoir pas mal d'échanges de bons procédés ici.

Adrien me pousse du coude.

— Et il connaît la musique, le bougre.

Il a parlé à voix basse, à ma seule intention, mais l'autre a entendu. Un instant de pause comique. Adrien a un rire nerveux.

Le garçon amidonné revient avec les consommations. J'ai un compte ouvert : ici, on ne paie pas à chaque verre, sous peine d'être pris pour un de ces péquenauds qui viennent observer les promeneurs.

Outre les touristes, l'endroit est envahi par sa clientèle habituelle de cinéastes acharnés, pour la plupart des lobbyistes en pleine

action. Peu d'agents immobiliers, excepté le gratin, s'aventurent ici, l'addition étant un peu lourde à digérer.

Louis Lelouis avance une main replète en direction du bol de chips au centre de la table et nous passons quelques minutes en bavardages oiseux. Il nous relate quelques changements survenus dans sa commune depuis qu'il est conseiller municipal.

— La vie est un raz de marée, dit-il, pas le temps de réfléchir. Dernièrement, j'ai l'impression d'être pris dans un gouffre temporel.

— Ah bon ? dis-je poliment.

— Je ne suis pas aidé par les médias, poursuit-il d'un air mauvais, comme si cette défaillance lui était une offense personnelle et majeure.

On dirait qu'il veut aborder des sujets plus intéressants.

Adrien boit une gorgée de Perrier, avale lentement et, en gardant son verre devant la bouche, il lance :

— La présidence de la République !

— Mumm, fait Louis Lelouis avec un sourire, le front plissé.

Apparemment, il ne juge pas trop déplaisant d'être fatigué pour une telle raison. Il m'adresse un clin d'œil comme en secret.

— J'ai tenu trois réunions hier. La dernière ligne droite.

Il parle de la dernière sélection parmi les candidats à la nomination. De leurs rangs sortira le prochain président de la République française.

— La France, c'est plus comme avant, fait-il. C'est devenu un pays mourant, les lobbys font la loi, la nouvelle génération est gâtée, molle et pleurnicheuse, les hommes qui l'ont faite sont morts, nos héros sont morts, il n'y a plus personnes. Paris est plein de bâtards indifférents à l'opinion publique. Les journaux les surnomment les hyènes hilares de l'immobilier. Ils entendent par là qu'ils ne cessent de rire chaque fois qu'ils prennent le chemin de la banque. Ils se livrent à la spéculation et à l'exploitation des immeubles taudis avec un très grand succès dans une ville où la spéculation et les immeubles taudis sont monnaie courante.

Et vlan ! Vous posez une question simple, vous récoltez un discours.